

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 50 (1905)
Heft: 8

Artikel: Les opérations de nuit d'après le règlement anglais et le dernier volume de Balck
Autor: M.W.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338322>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES OPÉRATIONS DE NUIT

D'APRÈS LE

Règlement anglais et le dernier volume de Balck

Les opérations de nuit ont été de tout temps et partout discutées ; même les simples marches de nuit sont loin d'être approuvées par tous les écrivains militaires. Je n'ai aucunement la prétention de trancher la question et de venir, après tant d'autres, apporter dans le débat les lumières d'une expérience que je ne possède pas. Je me permets seulement de constater que les partisans de ce genre d'opérations n'en ont jamais abusé et que ses adversaires, tels Napoléon et Blucher, n'ont pas hésité à y recourir à l'occasion. Il est donc difficile de se faire une opinion ; tout au plus peut-on conclure de cette instabilité des principes que les opérations et les marches de nuit ne seront jamais que l'exception. En effet, comme le dit lui-même le major au grand état-major général Balck dans son dernier volume de tactique, le sommeil est aussi nécessaire au soldat que le manger. S'il ne s'agit pas d'achever simplement ce qui a été commencé de jour, les chefs doivent avoir de sérieuses raisons pour priver de son repos le soldat déjà épuisé par les efforts qu'il a fournis pendant la journée et pour exposer la troupe à ces impressions d'ordre moral qui se manifestent dans toute entreprise nocturne, rendant indécis les plus courageux, peureux les faibles, et pouvant, dans des circonstances défavorables, amener une panique.

C'est donc de jour que se feront les opérations principales d'une campagne ; la nuit, il ne s'agira généralement que d'expéditions plus ou moins importantes suivant les circonstances, ou

peut-être même simplement de marches de petits ou de grands corps de troupes.

Les marches de nuit ont l'avantage de pouvoir être exercées en temps de paix, du moins en tant que marches. Il n'en est pas de même des combats de nuit. De jour déjà, quelle que soit la peine que l'on se donne, la « petite guerre » diffère considérablement de la guerre véritable ; nos manœuvres sont bien loin de la réalité. Il est très difficile de juger de la qualité des coups que les adversaires se portent, de la valeur de leurs mouvements ; les juges de camp ont une tâche ardue et encore plus ingrate, car il est bien rare qu'ils ne fassent pas de mécontents. De nuit, c'est pire encore. Il est presque impossible de se rendre compte de ce qui se passe et de se prononcer sur l'issue d'un combat à l'arme blanche, quand les armes ne peuvent servir qu'à esquisser les coups. Il est également impossible d'apprécier le moral de la troupe, l'état spécial dans lequel elle se trouve quand elle combat la nuit, état qui peut lui faire accomplir, sans même qu'elle s'en doute, des actions d'éclat ou des actes de lâcheté.

Aussi, la plupart des règlements militaires ne traitent-ils pas en détail la question des opérations de nuit ; ils se bornent à donner des directions générales, très générales même. Ce n'est que dans le règlement anglais de 1902, comme du reste dans celui de 1892, que l'on trouve des prescriptions détaillées sur la façon de procéder dans une attaque de nuit par de grands corps de troupes. Il m'a paru intéressant de faire une étude de cette partie du règlement anglais et de la comparer au chapitre que le major Balck a consacré à ce même sujet dans son dernier volume de tactique¹.

Le règlement anglais qui traite des opérations de nuit est le *Combined Training*, ouvrage que l'on peut comparer à notre *Instruction sur le service en campagne*, à laquelle on aurait ajouté un chapitre traitant de l'attaque et de la défense en général. C'est un manuel dû à lord Roberts et publié par le War Office en 1902, en même temps que le règlement d'exercice de l'infanterie, *Infantry Training*, dont il est en quelque sorte le complément. Il convient d'ajouter que, ainsi que lord Roberts le dit dans la préface, les prescriptions qu'il renferme sont plutôt des principes découlant de l'expérience, et qu'il ne faut pas

¹ *Taktik von Balck*, sechtes Band : die Gefechtslehre, A. das Nachtgefecht.

les prendre pour des guides infailibles ; ce qui ne signifie pas du reste qu'il soit recommandé de ne pas s'y conformer pour le simple plaisir de faire autrement.

Avant de parler des opérations de nuit par de grands corps de troupes, le manuel donne les quelques règles générales suivantes :

« Ces opérations de nuit peuvent servir à faire sortir un ennemi de son immobilité, à le surprendre en amenant à son insu des troupes sur le champ de bataille ou à en masser sans qu'il s'en doute contre un point faible, à menacer sa ligne de retraite. Une attaque de nuit peut se faire à la rigueur dans l'obscurité ; on s'arrange plutôt à donner l'assaut au point du jour. En aucun cas, une opération de ce genre ne doit être entreprise avant d'avoir reconnu à fond, de jour et de nuit, le terrain à parcourir. Une attaque dans l'obscurité se fera, en général, par de petits corps de troupes, par exemple pour s'emparer d'une position d'avant-postes ou de quelques postes isolés, pour surprendre un ennemi mal préparé, dont la vigilance laisse à désirer, ou, dans la guerre de siège, pour s'emparer d'ouvrages avancés ou de tranchées. Si un ennemi est sur ses gardes et occupe une bonne position, ce n'est qu'en cas d'extrême nécessité qu'il faut recourir à une attaque de nuit sur une grande échelle. En général, les grands corps de troupes s'approchent sous la protection de la nuit et l'attaque se donne au point du jour. »

Ces règles générales une fois établies, le règlement traite, en cinq courts chapitres, des opérations de nuit des grands corps de troupes.

I. Mesures préliminaires.

On pourrait s'attendre à trouver dans ce premier chapitre des directions précises sur la manière de reconnaître le terrain conduisant à la position ennemie. Il n'en est rien ; tout a été dit plus haut en quelques mots : reconnaître à fond, de jour et de nuit. Il aurait cependant mieux valu préciser davantage et indiquer à quels points de vue la reconnaissance doit se faire. C'est dans cette période de la préparation qu'il faut reconnaître les chemins conduisant à la position ennemie et le terrain dans lequel l'attaque se fera, qu'il faut examiner les mesures de sûreté à prendre, découvrir les obstacles qui peuvent se présenter et

déterminer la situation et l'étendue de la position principale ; c'est alors qu'il s'agit de découvrir, puis de marquer les points où la direction de marche peut se perdre. Ce n'est qu'après avoir recueilli tous ces renseignements que l'on pourra fixer le programme de l'attaque et choisir, conformément au règlement de lord Roberts, une place de rassemblement, *position of assembly*, puis une place de déploiement, *position of deployment*. Ces deux places sont destinées, comme leurs noms l'indiquent du reste, l'une au rassemblement des troupes, lorsqu'on est forcé d'abandonner la formation de marche, l'autre au déploiement des troupes pour l'attaque. La première doit être assez loin de l'ennemi pour qu'il n'y ait pas de risques d'être découvert ; la seconde se trouvera à un kilomètre environ de la position à enlever. Exceptionnellement, dans un terrain très ouvert et très uni, les deux places peuvent n'en faire qu'une. Si ce n'est pas le cas, il y a lieu de déterminer exactement leur situation respective, la distance qui les sépare, ainsi que l'éloignement de la position ennemie, et d'indiquer, au moyen de la boussole, la direction à prendre pour aller de l'une à l'autre.

Dans les mesures préliminaires, rentrent encore la préparation de tout ce qui est nécessaire pour franchir les obstacles et enfin le choix d'un mot d'ordre et de marques distinctives. Le règlement de 1892 prescrivait même de porter sur l'uniforme une chemise blanche, à l'instar des soldats de Montluc, auxquels d'ailleurs ce déguisement n'avait pas trop mal réussi en 1525, lors de l'assaut de la Chartreuse de Pavie. Le règlement actuel ne va pourtant pas si loin et laisse toute latitude aux chefs pour régler cette importante question.

II. Distribution des forces de l'attaque.

La première question qui se pose est celle de savoir s'il faut attaquer l'ennemi sur un point ou sur plusieurs points simultanément. Le règlement est précis : l'attaque peut se donner sur deux points ou davantage et les forces seront en conséquence divisées en autant de colonnes qu'il est nécessaire, chacune avec un objectif différent. Il s'est sans doute inspiré de l'exemple de l'attaque de Tel-el-Kebir par l'armée anglaise en 1882. L'histoire officielle de la campagne d'Egypte en 1882 expose de la manière suivante les raisons qui ont alors décidé

en faveur d'une attaque en deux colonnes : « L'expérience enseigne que même une petite troupe est à peu près sûre de réussir dans une attaque, si elle parvient à surprendre l'ennemi. Au point de vue tactique, une troupe est surprise lorsqu'elle est attaquée, sans qu'elle s'en doute, dans l'intérieur de la position d'où elle comptait arrêter l'ennemi, même si, avant le premier choc, elle avait les armes à la main.

L'avantage est presque toujours du côté de l'assaillant; mais lorsque, après l'assaut, il a perdu toute cohésion et qu'il se trouve dans un terrain inconnu, exposé au feu d'une seconde ligne d'ouvrages ou à une contre-attaque de la réserve, sa situation peut facilement devenir critique.

Il est vrai que, dans la plupart des cas, une troupe surprise ne pourra plus donner de contre-attaque. C'est pourquoi un succès au début décide généralement de tout le combat.

Cependant, pour ne pas faire dépendre le succès de l'attaque d'une seule troupe, on décida d'augmenter les chances de réussite, lors de l'attaque de Tel-el-Kébir, en attaquant sur plusieurs points à la fois, sans pourtant affaiblir la violence du choc en multipliant trop les colonnes. On attribua à chacune des deux divisions d'infanterie anglaise un champ d'attaque spécial. On espérait qu'au moins une des deux divisions parviendrait à pénétrer dans la position ennemie et que grâce à l'intervalle entre les colonnes, un échec de l'une n'obligerait pas l'autre à reculer. L'intervalle entre les deux divisions était de 1000 mètres environ; c'est là qu'on avait placé 42 pièces de campagne destinées à couvrir le rassemblement des divisions au point du jour, à briser sur certains points les derniers efforts de la résistance ou bien à soutenir une attaque d'infanterie devenue nécessaire. »

Il est peut-être intéressant de citer également à ce propos l'attaque de nuit par les Turcs du mont Nicolas de la position de Schipka, dans la guerre russo-turque, le 17 septembre 1877. Ce jour-là, à trois heures et demie du matin, 3500 volontaires devaient attaquer le mont Nicolas au sud-est, au sud-ouest et à l'ouest (marque distinctive : un brassard blanc au bras). Une fois cette troupe arrivée sur la cime, 3 autres colonnes, fortes chacune de 6 bataillons et commandées par Redjeb-, Sali- et Wessel-pacha, devaient se mettre en marche à leur tour, suivies d'une réserve de 4 bataillons. Le 16, à 11 heures du soir, les

volontaires se rassemblèrent et gagnèrent au clair de lune la position d'assaut. Au pied de la hauteur, les 2^e et 3^e compagnies du régiment de Podolsk tentèrent de s'opposer à leur marche, d'abord en ouvrant le feu, sans que du reste les assaillants y répondissent, puis par une attaque à la baïonnette. Après un terrible corps à corps de quelques minutes, les Turcs atteignirent la cime et se mirent à s'y retrancher. Ils repoussèrent par deux fois l'attaque de trois compagnies. La seconde colonne turque gravit la montagne à un endroit réputé inaccessible, la troisième parvint à repousser trois attaques des Russes. Ainsi, à la pointe du jour, les volontaires avaient accompli leur tâche; mais Sali- et Wessel-pacha ayant entrepris l'attaque l'un après l'autre et indépendamment l'un de l'autre et Radjeb-pacha, ainsi que les réserves n'ayant pas bougé de place, on fut obligé d'abandonner les positions conquises ¹.

Le système d'attaque simultanée de plusieurs colonnes sur différents points est évidemment préférable à celui d'attaques successives de diverses colonnes séparées sur un même point. Chaque colonne étant déjà formée de plusieurs échelons, il n'y aurait pas grand avantage à retarder encore l'entrée en ligne des divers éléments de l'attaque, au risque de voir se produire de terribles confusions. Balck recommande toutefois de ne séparer les diverses colonnes que peu avant d'arriver à la position ennemie et de fixer exactement le moment où l'attaque doit être donnée.

A l'attaque d'Erzeroum, le dernier bataillon d'une colonne russe crut avoir les Turcs à ses trousses. Afin de les induire en erreur, les soldats russes se mirent à crier « Allah ! ». Par malheur, le bataillon qui précédait entendit ces cris, fit demi-tour et ouvrit le feu, croyant avoir à faire à des Turcs. On découvrit plus tard que la colonne russe avait pris pour des Turcs un troupeau d'ânes sauvages.

Le règlement anglais, comme tout autre du reste, prescrit que l'arme à employer dans une attaque de nuit est la baïonnette. C'est donc, en règle générale, l'infanterie qui donnera l'assaut; les troupes montées et l'artillerie ne feront pas partie des colonnes d'attaque; en aucun cas, il ne leur est permis de prendre contact avec l'ennemi avant le point du jour.

L'histoire de la guerre renferme cependant une quantité

¹ Springer : Russisch-türkischer Krieg, IV, p. 223 et 348.

d'exemples d'attaques de cavalerie réussies dans l'obscurité. Il est regrettable, à ce propos, que les rapports sur Hochkirch ne soient pas assez complets pour permettre d'apprécier les difficultés que la cavalerie a rencontrées dans son attaque. Près de Laon, un sol uni et couvert de neige facilita considérablement l'attaque. A Vionville, la cavalerie dut s'arrêter à cause de la fatigue des chevaux. A Gross-Görschen, le colonel Dolffs attaqua dans l'obscurité avec 11 escadrons, mais il devint impossible de maintenir l'ordre ; un grand nombre de cavaliers tombèrent dans un chemin creux. Les escadrons prussiens parvinrent cependant jusque près de l'empereur, mais l'attaque fut repoussée. L'effet moral sur l'ennemi avait néanmoins été atteint, mais au prix du désordre de la troupe ; plus d'un cavalier ne rejoignit son régiment que de l'autre côté de l'Elbe. Après un combat victorieux, un mouvement offensif de ce genre peut être utile ; mais pour amener la panique chez les Français, comme on le voulait à Gross-Görschen, il suffisait de la moitié des cavaliers formés sur un rang. Les pertes n'auraient pas été aussi considérables, en comparaison du résultat.

Chaque colonne d'attaque doit avoir une réserve la suivant à 400 mètres environ et à laquelle sera joint un détachement de sapeurs munis d'outils. Cette réserve est destinée, en cas de rencontre presque inévitable de postes avancés, de grand'gardes, etc., ou après le passage d'un village, à remplacer la première ligne, forcément en désordre, et qui pourra se reformer derrière elle. Reformuler sur place la première ligne et reprendre la marche dans le même ordre, serait perdre trop de temps et fournir à l'ennemi l'occasion de se mettre en garde ; continuer à avancer en désordre, pourrait facilement faire échouer l'entreprise.

Plus de deux kilomètres en arrière, marchera la réserve générale et, derrière celle-ci, viendront généralement se placer les troupes montées, l'artillerie, les voitures de munitions, les trains, etc. Il est, dans la règle, interdit à tout véhicule de dépasser la réserve générale.

Balck estime que la première ligne peut être faible, ainsi que ce fut le cas aux combats de Podol (1866) et de Chénébier (Lisaine), car c'est par la surprise que l'on réussit. En revanche, la première réserve doit être forte et à courte distance, de façon à pouvoir vaincre la première résistance organisée de l'ennemi ;

elle devrait même être suivie d'un second échelon pouvant, le cas échéant, être opposé aux renforts que l'ennemi amènera certainement.

La réserve peut également servir à remettre en mouvement la première ligne si celle-ci hésite ou s'arrête pour ouvrir le feu, à s'opposer à un retour offensif de l'ennemi et à combler les vides de la ligne combattante.

L'attaque de nuit de la division Aymard contre Servigny (bataille de Noisseville) démontre l'utilité des réserves et la nécessité de se réorganiser une fois le but atteint. Le village était tombé facilement entre les mains de la division qui s'était portée en avant avec 14 bataillons, sans songer à assurer ses flancs, ni à s'échelonner en profondeur. Il fallut cependant l'abandonner peu après, à la suite d'une contre-attaque de huit compagnies prussiennes, dont il n'était pas possible de reconnaître la force dans l'obscurité, et à laquelle on n'avait pas de réserves à opposer, toutes les forces ayant été imprudemment engagées. Dans le village, du reste, le désordre était à son comble et l'on paraissait ignorer qu'il eût été bon de prendre des mesures de sûreté.

III. L'attaque.

Les Anglais insistent très particulièrement sur la nécessité de mettre tout le monde au courant de ce que l'on a l'intention de faire avant de quitter la place de rassemblement. Personne ne doit ignorer ni le but à atteindre, ni la formation à prendre sur la place de déploiement, ni le rôle qui lui est attribué, ni la manière de se comporter si l'on ne réussissait pas à surprendre l'ennemi. Les officiers des compagnies doivent répéter deux ou trois fois à tous leurs hommes les instructions suivantes : 1^o ne pas charger son fusil sans ordre spécial ; 2^o jusqu'au jour, ne faire usage que de la baïonnette ; 3^o garder un silence absolu jusqu'au moment de l'assaut ; 4^o s'il se présente des obstacles, se coucher jusqu'à ce que le passage soit rétabli.

On attribue également une grande importance au maintien des communications latérales entre les colonnes et l'on recommande de se servir pour cela d'officiers montés. Les colonnes devant attaquer simultanément, il importe en effet qu'elles avancent ensemble, autant que faire se peut. Si l'on rencontre des patrouilles, des éclaireurs ou des postes ennemis, il faut

les faire prisonniers sans bruit, en fondant sur eux sans hésitation, à la baïonnette. Si l'on a été aperçu par l'ennemi et qu'il ouvre le feu, il ne s'agit pas de s'arrêter. C'est ce que Balck appelle avec raison le moment critique. Il faudra tous les efforts des officiers et des sous-officiers pour empêcher les hommes de répondre au feu de l'adversaire, car toute troupe qui a ouvert le feu, ne fût-ce qu'une fois, ne pourra jamais pénétrer dans la position ennemie sans le secours des réserves. D'ailleurs, tirer c'est se montrer, c'est trahir la direction de l'attaque, c'est révéler sa propre position et les forces dont on dispose ; en revanche, continuer à avancer dans l'obscurité, sans se soucier des balles, produira sans nul doute un grand effet moral sur l'ennemi. Il faut donc se borner à quitter immédiatement les chemins, parce que l'ennemi les prendra vraisemblablement sous son feu, dans son ignorance de la direction de l'attaque, puis avancer sans hourras, ni tambours, comme si les balles ne pleuvaient pas. Il est du reste avéré qu'en pareille circonstance le tir de l'ennemi n'est guère efficace. Témoin le premier feu des Boers à Maggersfontein, le 11 décembre 1899, contre la brigade Wauchope, surprise en plein déploiement ; au début, les projectiles passaient presque tous par-dessus la tête des Ecosais. Du reste, comme on le sait, l'attaque ne réussit pas. La brigade de la garde avait été plus heureuse quelques jours auparavant, le 23 novembre, à Belmont, position occupée par 650 hommes seulement, tandis qu'à environ sept kilomètres, 2000 à 3000 Boers campaient. Lorsque les Anglais se crurent à 700 mètres de la position, ils se déployèrent (très probablement deux bataillons en première ligne protégés par des tirailleurs à cinq pas d'intervalle) ; mais la position était plus éloignée que l'on ne croyait. A trois cents mètres, les Boers ouvrirent le feu ; il commençait à faire jour. Les Anglais ne songèrent pas à s'arrêter et emportèrent la position, en perdant, il est vrai, le 14 pour cent de leur effectif.

« Dans certains cas cependant, dit le règlement anglais, lorsque, par exemple, on voit que l'ennemi ne peut être pris par surprise, il est tout à fait inutile d'exposer les troupes à de trop grandes pertes en donnant l'assaut. On ordonnera alors aux hommes de se jeter à terre et de faire feu dans la direction de l'ennemi. Les réserves front prendre une position leur permettant de couvrir la retraite de la première ligne. »

En cas de réussite, dès le point du jour, les troupes montées se porteront en avant en toute hâte et s'efforceront de parvenir sur les flancs de l'ennemi en retraite. Si l'attaque a échoué, elles feront leur possible pour couvrir la retraite de leur infanterie.

Balck estime aussi qu'il est bon de prendre des mesures pour le cas d'un échec, mais qu'il ne faudrait pas les communiquer d'avance à la troupe ni garder pour cela des détachements en réserve. Le soldat ne doit pas pouvoir envisager cette possibilité d'un échec, il faut qu'il soit sûr de marcher à la victoire, qu'il concentre tous ses efforts et toute sa volonté pour y parvenir, car la moindre hésitation peut rapidement se transformer en panique. En cas d'échec, les chefs devront savoir ce qu'ils ont à faire ; on rassemblera ce qu'on pourra, puis on battra en retraite. Renouveler l'attaque avec des troupes en désordre ne présenterait aucune chance de succès.

IV. Formations et mesures de sûreté.

A mon avis, il eut été plus logique que ce chapitre et le suivant précédassent celui de l'attaque ; je le traite à la place qu'il occupe dans le règlement anglais, afin de donner une idée plus exacte de la manière dont cet ouvrage est conçu.

Sur la place de rassemblement, on abandonnera la formation normale de marche pour prendre une formation préparatoire permettant de marcher dans le terrain et de se déployer rapidement pour l'attaque. On avancera ainsi dans la formation choisie jusqu'à la place de déploiement, en envoyant, à 100 mètres environ en avant et sur les flancs des colonnes, des patrouilles d'officiers reliées au gros par des files de communication. La marche sera forcément lente, pas plus d'un mille (1,6 kilomètre) à l'heure. Arrivées sur la place de déploiement, les troupes de première ligne et les réserves se formeront sur un large front. Une brigade (4 bataillons) ou un bataillon (8 compagnies) pourront, par exemple, se former en deux lignes de demi-bataillon à 50 ou 100 mètres de distance ou en quatre lignes de demi-bataillon, à la même distance, mais les hommes sur un rang.

V. Direction des colonnes.

Il n'est guère possible de marcher dans l'obscurité sans se servir de la boussole. Ainsi, à Tel-el-Kébir, un officier de ma-

rine donnait la direction générale de marche aux deux divisions. Il importe que les officiers qui servent de guides, la boussole à la main, connaissent exactement les points où il faut changer de direction. Balck recommande de barrer les chemins que l'on ne doit pas prendre, ou, tout au moins, d'y placer des postes ou des sentinelles. Il sera bon, autant que possible, de fixer des points de repères bien déterminés et même de faire peindre en couleur lumineuse certains objets que l'ennemi ne peut pas apercevoir. Les guides porteurs de boussole devront marcher suffisamment en avant de la troupe pour que l'aiguille de cet instrument ne soit pas influencée par les fusils. Ils garderont le contact avec leur colonne au moyen d'hommes se suivant à courte distance. D'autres officiers que les guides seront chargés de contrôler constamment la direction, ainsi que la distance parcourue. Enfin, on recommande d'employer dans les colonnes, des cordes à nœuds pour conserver les distances en profondeur et, entre les colonnes, des files de communications pour maintenir les intervalles.

Il me reste, pour être complet, à indiquer ce que doivent contenir, d'après le règlement anglais, les ordres pour les opérations de nuit :

- 1° L'heure du rassemblement et du départ de la place de rassemblement.
- 2° L'ordre de mouvement et la formation à prendre en quittant la place de rassemblement.
- 3° La direction à prendre d'après la boussole.
- 4° L'heure et la durée des haltes.
- 5° Si possible, une description de la place de déploiement et l'indication de la distance entre celle-ci et le point à attaquer.
- 6° La formation à adopter sur la place de rassemblement.
- 7° Les instructions spéciales nécessaires pour l'assaut et les signaux.
- 8° La manière de se comporter si l'ennemi ouvrait le feu.
- 9° La manière d'agir en cas d'attaque de l'ennemi, soit sur le front, soit sur les flancs.
- 10° La répétition des prescriptions indiquées au chapitre de l'attaque.
- 11° L'indication des marques distinctives et du mot d'ordre.
- 12° L'indication de la place du commandant sur la place de

rassemblement, pendant la marche et sur la place de déploiement.

Les ordres seront ordinairement communiqués d'avance aux officiers intéressés. Avant que la troupe soit sur la place de rassemblement, on n'indiquera que ce qui est absolument nécessaire. Pour dérouter les espions, il peut, à l'occasion, être utile de donner des ordres pouvant les induire en erreur.

* * *

Le règlement anglais s'arrête là. Il ne parle pas des opérations défensives pendant la nuit, sans doute parce qu'il lui paraît difficile de les régler. Tout se réduit à des mesures de protection, à un système d'avant-postes soigneusement organisé, à certains travaux de fortification, à l'établissement d'obstacles, à l'emploi de projecteurs, etc., mesures préliminaires qui sont traitées ailleurs. Il n'eût, cependant, pas été superflu de les rappeler dans cette partie du *Combined Training*.

Telle qu'elle est cependant, et malgré ses imperfections, la partie du règlement anglais qui traite des opérations de nuit est certainement intéressante et peut, à l'occasion, être un guide précieux.

M. W.

